

de la victoire, croula, au milieu des vociférations et des hurlements de la population de Paris. De crainte que la chute de cette masse immense n'ébranlât les constructions souterraines et les pilotis, on lui prépara un lit de fumier de plusieurs mètres d'épaisseur. C'est ainsi que la France a traité sa gloire. Nous disons, la France, mais non ce n'est pas elle, car le jour que le marteau démolisseur s'abattit sur la colonne et sur la maison de Thiers—l'Assemblée nationale siégeant à Versailles et représentant la vraie France—la France aux fleurs de lys comme la France des aigles, rendait un double décret qui la réhabilitait aux yeux du monde civilisé, et avait la tache imprimée à son front par une troupe de forcenés. A Versailles donc, on voyait la reconstruction de la colonne et de la maison de M. Thiers—à l'heure même où elles étaient mises à exécution, —pour nous servir de l'expression d'un communiste.

On ne conçoit pas d'où vient la colère du peuple de Paris contre M. Thiers, si ce n'est parce qu'il représentait à ses yeux un principe d'autorité et d'ordre. La France entière devrait être à genoux devant cet homme. Ne s'est-il pas placé, lui seul, entre son pays et la Prusse, n'a-t-il pas porté les mains en avant pour empêcher la France de se précipiter dans la ruine? Et encore aujourd'hui, ne vient-il pas le premier relever la patrie géante dans une mare de sang—panser ses blessures, laver sa robe souillée?—Et toujours dévoué à cette patrie, l'aimant davantage dans ses souffrances, il la proclame encore belle et la plus belle de toutes les patries.—Laissez-lui un peu de repos, dit-il à ceux qui entourent son lit de douleur et bientôt vous verrez le sourire reparaitre sur ses lèvres. Le feu brillait dans son regard et la force renaître dans ses bras. Espérons-le comme lui, mais pour que ces beaux jours se lèvent, il faudra d'abord et avant tout que la foi lui revienne au cœur.

La colonne Vendôme précipitée, la maison de Thiers démolie, on pouvait croire que la fureur des communistes serait calmée. Bien au contraire : Ce n'était que le prélude de plus grandes destructions. Le marteau était trop lent à broyer au gré de la rage des bandits, ils le mirent de côté et prirent la torche en mains. Mais le feu n'était pas encore assez ardent, dévorait trop lentement les proies qu'on lui livrait, il fallait le stimuler. Alors l'huile de pétrole coula à flots sur les édifices, dans les caves, dans les rues, partout. Des troupes de femmes enduisaient les murs du liquide inflammable, et l'incendie courait sur leurs pas aussi rapide que l'éclair. Les Tuileries, le Palais Royal, l'Hôtel-de-Ville et maints autres édifices sont disparus dans le tourbillon de feu et de fumée. En plein milieu de Paris, on peut admirer aujourd'hui des ruines comparables à celles de Babylone et de Memphis, ces squelettes de géants disparus.

Comment a-t-on pu sauver l'Observatoire, Notre-Dame de Paris, une partie des Gobelins et tant d'autres palais du commerce, des arts, de l'industrie. Comment a-t-on pu les arracher aux mains des furies incendiaires? On serait bien en peine de le dire. Comment se fait-il que Paris reste encore debout? Pour se l'expliquer, il faut recourir à l'intervention de la Providence qui a voulu lui ménager des jours de repentir et de réparation. A l'Observatoire, par exemple, envahi par les troupes communistes, un cri se fait entendre au milieu de la nuit du 22 mai : "On va faire sauter l'Observatoire."

Il est inutile de peindre la déroute qui s'ensuivit parmi le personnel féminin de l'établissement.

Toutefois, M. Marié Davy, l'un des directeurs finit par rallier les femmes et les introduit dans un refuge qui avait préparé. M. Delannay, après avoir veillé jusqu'au dernier moment sur l'établissement confié à sa garde vint le retrouver. L'heure était critique. Les insurgés, maîtres du plus petit coin de l'Observatoire se voyant cernés par l'armée ne cachèrent pas leur projet de destruction. Un matelot entraînait se faisait remarquer par la violence de ses menaces : on réunissait de toutes parts les substances incendiaires.

Tout-à-coup une détonation épouvantable retentit, le monument s'ébranla. Ce fut un bruit de vitres qui se cassent, de boiseries qui s'écrasent, à faire supposer qu'une partie de l'Observatoire s'était effondrée.

C'était la poudrière du Luxembourg qui sautait. La commotion avait été si violente que les fenêtres de l'Observatoire dont les boiseries sont de véritables pièces de charpente avaient été enfoncées.

A l'Observatoire tout le monde était debout ; la dernière heure était sans doute arrivée.

Le matelot gesticulant toujours avec rage, donnait des ordres et préparait l'incendie. Très-près, la fusillade crépitait, les balles s'aplatissaient sur les murailles. Le matelot regardait à travers un soupirail, dans la cave et rien nait. Que de braves gens, qui, pensait-il, dans un instant allaient rôti dans la fournaise!

Cet échappé du bagne avait mal prévu. Il relevait la tête pour appeler un des siens, quand une balle de chassepot le fit pironnetter sur lui-même et l'abattit.

Ce fut le commencement de la déroute. Les insurgés, vivement pressés dans leurs derniers retranchements, n'eurent que le temps de fuir, abandonnant leurs blessés et leurs morts. Une seconde plus tard, un bataillon de ligne envahissait l'établissement. L'Observatoire était sauvé.

Les archives de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ont été également préservées d'une manière miraculeuse, mais il serait trop long de raconter les trames des savants préposés à leur garde :

L'église Notre-Dame était en flammes. Des mains sacrilèges qui en avaient déjà pillé le trésor, réunirent en un monceau toutes les matières

combustibles, à leur portée et y mirent le feu. Par bonheur, une troupe d'hommes courageux en ayant aperçu les premières lueurs, purent s'emparer d'une pompe à incendie et se rendre à temps sur les lieux pour maîtriser l'élément destructeur.

Les perquisitions ont amené des trouvailles terrifiantes. Ainsi, dans une maison de la place St. Pierre, à Montmartre, on a mis la main sur le plan de Paris souterrain, avec les mines et torpilles qui s'y trouvaient placées par la Commune. Dans les caveaux de l'église de Montmartre on a découvert plusieurs gargouilles portant à l'une des extrémités un timbre vert avec un D. On les a ouvertes avec les plus grandes précautions et l'on a constaté qu'elles contenaient de la dynamite. Le temps a probablement seul manqué aux bandits, ici comme ailleurs, pour couronner leurs forfaits par l'explosion de tout un quartier.

M. Harbet de Jony, sauve les collections du Louvre en faisant enfermer et garder à vue les délégués de la fameuse fédération artistique dont Courbet était le président.

Aux Gobelins, les pertes sont moins considérables qu'on ne l'avait cru le premier jour. Une faible partie des bâtiments a été dévorée par les flammes et dans ceux qui ont été sauvés, le travail a pu être repris peu de jours après sur les métiers conservés. La fabrique des tapis de la Savonnerie, l'atelier des teintures, l'administration des logements n'ont pas été atteints. Dans les magasins même qui ont brûlé quelques belles pièces ont pu être préservées. Nous citerons notamment le Christ mort, d'après Philippe de Champagne, et le portrait de Louis XVI, d'après Rigault qui était l'honneur des Gobelins et un chef-d'œuvre fameux de fabrication.

Enfin, la collection des modèles anciens dont une partie avait été récemment vendue aux Gobelins par l'administration des musées est à peu près intacte.

On a de même exagéré la dévastation des monuments au ci netière du Père Lachaise. Ici, les insurrectionnistes ont détruit pour se barricader et non pour le seul plaisir de détruire. Les vivants se faisant un suprême abri de l'asile des morts. Cependant leur séjour dans le cimetière aura été marqué par des excès et des profanations dont les traces seront longues à disparaître. La plupart des sépultures situées à proximité de leurs batteries ont été violées par eux pour en faire des corps de garde, des guérites ou des magasins de munitions. Les grilles, les portes en fer, en marbre, en ont été forcées, et quand elles résistaient trop, brisées.

Les autels, en général, semblent avoir été respectés. Les crucifix, les images saintes sont encore à leur place, mais l'intérieur des chapelles est tout souillé, rempli de paille, d'immondices ; la boue et l'étope qui garnissaient les sièges, en ont été arrachées, et répandues, comme litère sur le sol.

Parmi les monuments ainsi ouverts avec effraction, on remarque la colonne de Bonapour, qui, à cause de ses vastes dimensions intérieures a dû servir d'arsenal à l'insurrection ;

Celui de la baronne Sillage de Faverolles, dont la porte en pierre sculptée a été défoncée et le manteau de l'une des statues largement écorné ; Celui du duc de Moiry où l'on aperçoit, dans la chapelle, peinte en gris, l'impression de deux mains larges et puissantes, en face d'un prie Dieu où l'on doit s'être agenouillé pour simuler un acte ironique de prière.

Et, enfin, le magnifique mausolée de la famille Réponi, dont la porte, en marbre noir, également sculptée, est réduite en morceaux et où tout est dévasté dans l'intérieur, meubles et ornements ;

Le monument en granit, élevé à la mémoire d'Eugène Delacroix, qui confine aux précédents, est intact.

Beaucoup de tombes ont reçu des atteintes plus ou moins graves ; mais elles sont les effets du bombardement des buttes de Montmartre ou de la fusillade qui a suivi l'invasion du cimetière par les troupes de Versailles.

Paris est mutilé, bideusement mutilé. On a incendié les palais des rois d'autrefois—comme de ceux d'aujourd'hui—les rois de la richesse—les Tuileries et le palais de Thiers ; on a de même détruit le palais du peuple, l'Hôtel-de-Ville, mais ce mal matériel n'est pas irréparable. La France est riche et peut fournir des millions pour rebâtir. Il y a des milliers de bras qui attendent du travail, parcequ'il y a des millions de bouches qui demandent du pain. Ces bras remueront les pierres, forgeront le fer, le bronze, l'or, etc et relèveront ces chefs-d'œuvre de leurs ruines. Et s'il est vrai que le sang est l'engrais de cette plante qu'on nomme le génie—certes les génies en peinture, sculpture etc, ne devront pas manquer de venir à la France. Revoyons, nous pourrions l'espérer, revoyons donc Paris tel que l'a fait Haussman et plus magnifique encore peut-être. Voilà les Tuileries, voilà le Palais-Royal, le Palais de Justice, la Cour des Comptes, les Gobelins, l'Hôtel-de-Ville, la maison de Thiers, les palais de l'aristocratie et la colonne Vendôme tous debout et fiers comme jamais, rayonnant sur l'Europe par leur majesté, leur luxe et leur éclat. Dans dix ans d'hui, il n'y paraîtra plus rien. Le bois de Boulogne, l'avenue des Champs Elysées même auront retrouvé leurs ombrages, leurs eaux murmurantes, leurs promenades bruyantes, entraînantes, échevelées. Paris courra, zira, s'amusera, dansera aux barrières et applaudira Offenbach.

Mais hélas ! tout cela appellera peut-être une autre catastrophe, et celle-là sera finale. La grande ville va se parer une seconde fois, et sera-ce sa parure de mort ? Elle va redevenir la capitale de la France, pour son plus grand malheur. De nouveau, des milliers et des centaines de milliers d'ouvriers et de manœuvres vont y acourir de tous côtés pour y gonfler, au souffle des sociétés secrètes ce levain de haine, de jalousie, de colère